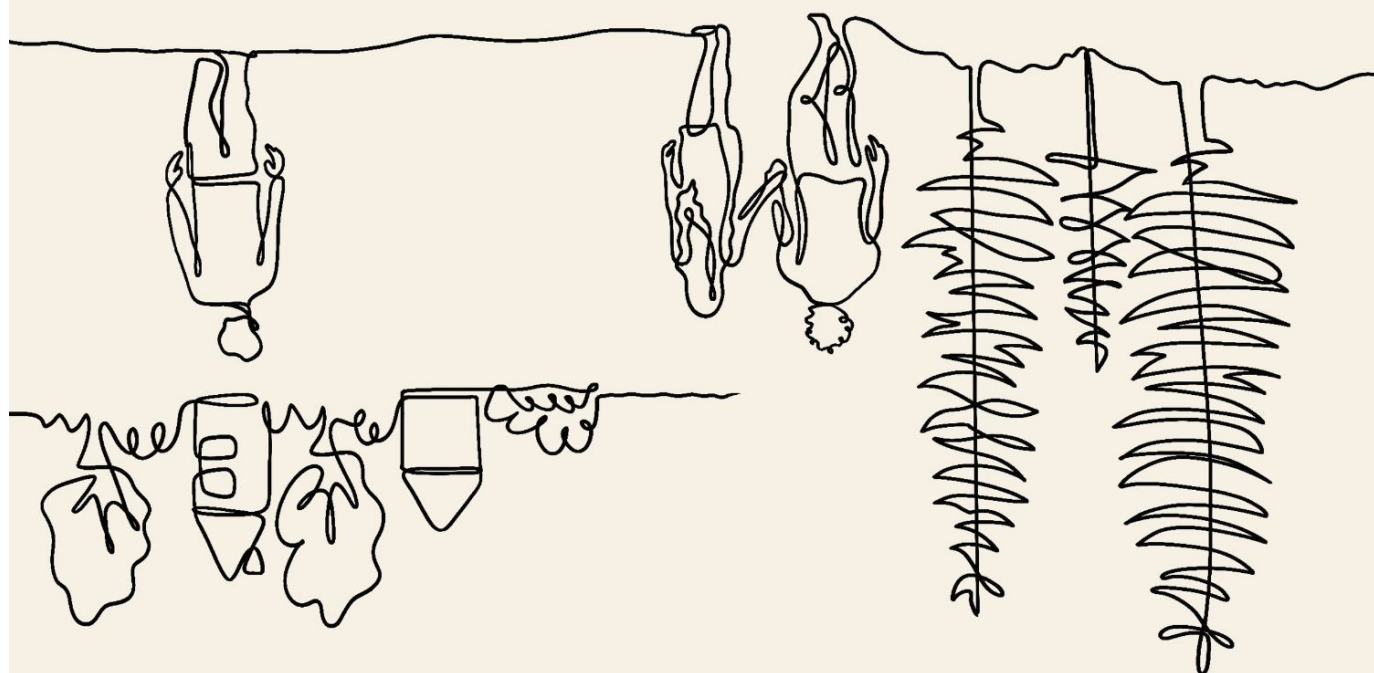




LES DEUX VIES D'APOLLINE

Laure Lemarquais



Laure Lemarquis

Les Deux Vies d'Apolline

© Laure Lemarquis, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4875-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes filles,

Première Partie

*« [Les hommes] ont cru se rendre maitres [de la nature]. Ils ont nommé cela le
Progrès.*

C'est un progrès accéléré vers la mort.

*Ils emploient pendant quelques temps [leurs] forces pour construire,
puis un beau jour, parce que les hommes sont des hommes [...],
ils tournent celle[s] -ci vers la destruction. »*

Barjavel, Ravage

Prologue

2085, Moha

Moha posa ses yeux sur la stèle. Sa respiration se coupa net elle mit quelques secondes à reprendre son souffle, sous le choc de ce qu'elle venait de lire. À côté du nom de sa mère - Apolline Mercier, 2015 - 2085 - était inscrit un autre nom, qu'elle lisait pour la première fois.

Ismael Youhari, 2010 - 2045

Un nom qu'elle avait attendu, demandé, espéré, sur lequel elle avait spéculé et qui avait porté mille identités. Un nom auquel elle avait renoncé et qui réapparaissait subitement, la prenant en traître, garde baissée, ultime pied de nez de sa mère, posthume cette fois.

Moha contemplait le monticule de terre, sous lequel sa mère reposait depuis la veille. Le cimetière était situé sur les hauteurs de la ville. Malgré l'heure tardive, l'air était brûlant et le vent apportait par vagues du sable qui venait lui fouetter le visage. Elle essayait de se protéger les yeux derrière un voile qu'elle avait toujours dans son sac. Il était 19h et le thermomètre affichait 46 degrés. Elle aurait dû attendre la tombée de la nuit, pour que les températures soient plus supportables, mais elle avait voulu aller directement se recueillir sur la tombe.

Le ciel était d'un jaune orangé et des volutes de vapeurs s'élevaient du sol, donnant l'impression que l'air était presque solide. Moha avait du mal à respirer, l'atmosphère était étouffante, et s'ajoutaient à cela des sentiments violents, contradictoires, qui oppressaient sa poitrine

Elle regarda alentour. Elle était seule. Elle était arrivée trop tard pour être présente le jour de l'enterrement mais elle se doutait bien qu'il ne devait pas y avoir foule la veille non plus. Sa mère ne voyait plus grand monde ces dernières années. Non qu'elle souffrît de la solitude. Elle s'y était recroquevillée, se retranchant dans un monde de plus en plus restreint, entre son potager, son laboratoire et les quelques visites qu'elle faisait encore pour soigner des patients quand, vraiment, elle sentait qu'elle ne pouvait pas refuser.

Elle-même ne l'avait pas vue depuis plus d'un an. Elles n'étaient pas en froid. Moha devait venir la voir à Pâques, mais avait dû repousser car elle avait remplacé une collègue à l'hôpital. Et puis elle s'était dit qu'elle viendrait pour Noël, mais son père avait insisté pour qu'elle passe cette fête à Caen, dans sa

maison de famille, avec sa nouvelle compagne.

Sa mère avait laissé s'installer la distance, au fil des ans. Une relation pleine de non-dits, superficielle, presque douloureuse. Les visites étaient remplies de silences, de moments pesants où les deux femmes se chamaillaient sur des détails du quotidien. Moha était toujours soulagée de repartir, se disant qu'elle avait quelques mois devant elle avant de devoir revenir.

Pourtant, elle se souvenait d'avoir adoré sa mère, petite. Elle revoyait cette femme belle, avec ses grands cheveux bouclés, toujours en mouvements, qu'elle lui envoyait, avec sa blouse blanche qui avait pour Moha une aura particulière. Sa mère partait au travail toujours pressée, un peu en retard, et la petite fille savait qu'elle allait s'occuper des malades et que c'était une tâche importante. Elle était fière d'elle. Elle rentrait parfois tard et Moha sentait ses caresses et ses baisers, alors qu'elle était couchée depuis longtemps mais luttait pour ne pas s'endormir avant d'avoir eu cette visite nocturne réconfortante.

Elle se souvenait de leurs danses, sous le regard amusé de Sasha. Apolline lançait un morceau, montait le son sur les amplificateurs et Moha savait que c'était parti pour un moment de folie joyeuse entre mère et fille. Elle essayait d'imiter ses gestes, d'avoir cette spontanéité de mouvements qui donnait lieu à des ballets inspirés. Elles dansaient le tango, le hip hop, la danse africaine, ou se laissaient juste aller à tourner et onduler librement. Ces moments de transe étaient parmi ses plus beaux souvenirs d'enfance.

Elle se souvenait aussi de la grande mélancolie de sa mère. Pas installée ni visible au grand jour. Mais fugace, dormante, qui rejaillissait parfois dans des moments de joie et venait tout gâcher. Il fallait alors lui laisser « son espace », sortir jouer avec Sasha et revenir un peu plus tard. Parfois attendre jusqu'au lendemain. Dans ces moments-là, elle se sentait insuffisante. Elle voyait qu'elle n'avait pas les cartes entre les mains pour que sa mère revienne à la joie, pour qu'elle rie et danse encore. Et ce sentiment de ne pas être assez, de ne pas exister face à cette peine qui se manifestait en traître s'était inscrit profondément dans son être. Et c'était lui qui avait creusé un fossé entre elle et sa mère, subrepticement, années après années, surtout depuis qu'elle s'était installée ici. Lui et les secrets qu'Apolline tenait cachés.

Moha se rendit compte qu'elle était là depuis presque une heure, avec sa gerbe dans les mains. Elle s'approcha de la stèle, pour déposer ses fleurs. Une fois sur le monticule de terre, elles lui parurent ridicules. Elle s'en voulut de n'avoir pas

choisi quelque chose de plus imposant. Déjà que la tombe n'était pas en dur. C'était un choix de sa mère, qu'elle avait respecté. Quelque chose de simple, avec juste une stèle en pierre, pas de signe religieux. De toute façon, c'était Imran qui avait gentiment géré toute la mise en terre. Moha avait réglé les frais, mais elle était trop loin pour pouvoir se charger de la logistique.

Imran était un voisin, qui habitait dans une maison sur les hauteurs, en contrebas de celle de sa mère. À soixante-dix ans passés, il était veuf depuis un peu plus d'un an et traînait désormais sa solitude, inconsolable de la perte de son épouse. Il était attaché à Apolline car elle avait soigné sa femme durant les quatre années qu'avait duré son cancer. Elle passait tous les jours, pour lui prodiguer des soins, lui apporter des tisanes qui soulagent la douleur, lui faire des massages aux huiles essentielles. C'était quelque chose qu'on ne pouvait pas lui retirer : elle se donnait toujours entièrement à ses patients, avec une humanité qui faisait que malgré son caractère bourru, elle avait soigné jusqu'au bout, souvent gratuitement, et même quand son corps à elle flanchait. À défaut de créer des liens, les dernières années, elle avait inspiré du respect. Imran et sa femme faisaient exception. Lui continuait à lui rendre visite même une fois sa femme partie. Et elle acceptait sa compagnie.

Moha fixait ce nom inscrit à côté de celui de sa mère. Ce nom qui les unissait dans la mort. Elle le lisait et le relisait. Elle le prononçait à voix haute. Ismaël Youhari. Ismaël Youhari. Ismaël...

Son père.

Il avait enfin un nom. Maintenant qu'elle s'était fait une raison, qu'elle avait cessé de demander, de se demander...

Pourtant, elle avait posé la question des centaines de fois quand elle était enfant. Elle avait insisté, était revenue à la charge. Mais elle n'avait pas eu de réponses. Pas satisfaisantes du moins. Comment pouvait-elle se contenter de cette réponse laconique, pleine de secrets : ton père, c'est Sasha ?

Et oui, bien sûr. Son père était Sasha. Elle l'adorait et elle n'aurait voulu pour rien au monde d'un autre papa. Elle l'aimait peut-être d'autant plus fort qu'elle savait qu'il n'était pas son père biologique. Tout le monde le savait d'ailleurs, il suffisait de les regarder. Elle était noire, avait les cheveux crépus, alors que sa maman était blonde aux cheveux frisés, à la peau blanche et aux yeux vert noisette. Quand ils se promenaient dans la rue, avec Sasha et ses cheveux châtons, sa peau tout aussi blanche que celle d'Apolline, et elle, la petite fille

métisse, tout le monde pouvait deviner qu'ils n'étaient pas simplement deux parents avec leur enfant. Famille recomposée, petite fille adoptée, les spéculations étaient courantes. Mais pour ceux qui connaissaient un peu leur histoire, elle n'était pas si linéaire. Moha était née en 2045. Ses parents étaient ensemble depuis leur année de diplôme, en 2038.

Alors face à ce silence, face au refus d'expliquer, Moha avait imaginé des scénarios, autant qu'il y a de jours dans une vie de petite fille. Des scénarios allant du prince africain de passage séduisant la belle infirmière, au migrant sans le sou mais plein d'audace comme Aladin. Les situations imaginées évoluaient avec le temps. D'abord idéalisées, teintées de contes de fée, puis plus réalistes à mesure qu'elle apprenait la vie. Un amant de passage, infidélité blessante et humiliante pour Sasha. Il lui avait pardonné mais ils préféraient tous deux oublier et occulter cet égarement. Ou peut-être, et cette possibilité l'avait glacée, un violeur, un patient ayant abusé de l'infirmière, un rôdeur l'ayant agressée dans la rue un soir où elle finissait tard. Cette dernière hypothèse lui avait paru avec le temps la plus probable. Elle comprenait les élans de tristesse de sa mère. Elle comprenait que Sasha soit resté. Et elle comprenait qu'ils préfèrent taire cet épisode et laisser à leur fille la possibilité d'inventer ses origines plutôt que de vivre avec cette triste réalité.

Elle avait donc arrêté de demander et essayé de se construire avec l'idée rémanente que son père était peut-être un violeur.

Sasha en était ressorti grandi et sa mère bénéficiait de plus de compassion de sa part. Ils formaient une famille unie. Elle avait principalement des souvenirs heureux de son enfance.

Jusqu'au départ de sa mère. Moha avait 15 ans et Apolline avait subitement tout plaqué pour venir s'installer ici. Elle avait laissé son travail à l'hôpital, Sasha et même, elle, Moha. Sans explication. À nouveau des secrets. Sur le moment, sa mère avait insisté pour que Moha parte avec elle, mais la jeune fille était au lycée, en pleine adolescence et elle avait refusé catégoriquement de la suivre. Si sa mère lui avait parlé ouvertement, si elle lui avait expliqué, peut-être aurait-elle accepté de quitter ses amis, son club de sport, son père, pour la suivre. Peut-être. Car Apolline lui avait terriblement manqué les premiers mois. Mais elle s'était entêtée dans son refus. Puisque sa mère dédaignait de la traiter en adulte et de lui dire les choses ouvertement, alors autant s'enfermer dans un comportement d'adolescente bornée.